

Association
des Amis
du **TPR**

Janvier

2010

n° 17

le Souffleur

Dernier thé à Baden-Baden

Les monologues d'un agent double

Création du Théâtre Populaire Romand

Mise en scène Andrea Novicov

De/Par/Donc Plonk & Replonk

Soupçons

Par la Cie STT

Mise en scène: Dorian Rossel

Coproduction:

Comédie de Genève centre dramatique

Cie STT

Théâtre Populaire Romand, La Chaux-de-Fonds

Co-réalisation:

Centre Culturel Suisse, Paris

Billet

du comité de l'association des amis du TPR

Sommaire

DERNIER THÉ À BADEN-BADEN

Interview de Jacques et Hubert Froidevaux
alias Plonk & Replonk 3

DERNIER THÉ À BADEN-BADEN

Didier Chiffelle, comédien 6

DERNIER THÉ À BADEN-BADEN

Zin interviewe Zin 7

SOUPÇONS

Résumé du spectacle 8

SOUPÇONS

Dorian Rossel, metteur en scène 9

SOUPÇONS

Autour de SOUPÇONS - interview 10

SOUPÇONS

Analyse 12

MORTEL SOUPÇON

Mini-pièce policière 14

Vous obtiendrez encore plus d'informations sur ces deux spectacles sur le site www.tpr.ch ; vous pourrez également y (re) découvrir les anciens numéros du Souffleur sous la rubrique « Amis du TPR ».

Un chaleureux MERCI pour leurs généreuses contributions à ce numéro à :

DIDIER CHIFFELLE, comédien

DOMINIQUE AUBERT ET CAROLINE LEDOUX,
Zinzin Supersonic Circus

FREDÉRIC MAIRY, collaborateur artistique
au Théâtre du Passage

VINCENT ADATTE, journaliste

PIERRE AUBERT, président de Tribunal
de district à Neuchâtel

Coup de cœur

J'ai compulsé avec délices les ouvrages édités par les compères Plonk & Replonk. C'est avec surprise, bonheur (et un chouïa d'angoisse) que j'attends la représentation de leur nouvel « opus » (c'est comme ça qu'on dit aujourd'hui) : DERNIER THÉ À BADEN-BADEN - LES MONOLOGUES D'UN AGENT DOUBLE, comme vous et moi, qui lutte pour ses survies existentielles. La mystérieuse période de la Guerre tiède en arrière-fond. Une histoire vraie impossible à croire, montée à la main comme une mayonnaise bulgare. »

Je m'attends, bien sûr, au délire verbal et scénique de la mise en commun des talents des compères P & R et d'Andrea Novicov. Je m'attends à une espèce de mixage d'influences dadaïstes, surréalistes et « absurdifères », quelque chose qui se situerait entre Pierre Dac, Aristophane, Dubillard, Savary, Desproges, Woody Allen, les Monty Python et la concierge du 84.

Nos drôles ont à la fois le sens de la dérision, un art consommé de la jonglerie des mots, une espèce d'anti-critique rigoureusement subjective du monde dans lequel nous vivons et le tout enrobé d'une poésie touchante au goût de terroir jurassien. On sent l'odeur du pâturage dans le choix des mots, du sapin dans la rigueur délirante et du champignon mêlé au goût métallique de la barrière à vaches.

Ce que j'aime chez Plonk et Replonk c'est cette capacité à me faire entrer dans leur douce folie, à me faire décoller et quitter ces structures acquises pour rester « dans le réel ». J'aime planer au-dessus de la vie non pas pour l'éviter et me cantonner dans le rêve, mais pour changer ma vue sur une réalité qui ne regarde que moi et pour l'appréhender autrement.

« L'autrement » c'est le langage des poètes. C'est cette façon de présenter la vie avec des yeux et une sensibilité au ras du cœur. C'est aussi une manière de mettre un terme aux modes, de donner aux vicissitudes de l'existence un poids allégé par l'humour cette faculté de prendre de la distance d'avec les événements, les gens, les courants qui harcèlent.

La parenté entre DERNIER THÉ À BADEN-BADEN et L'ANNÉE DERNIÈRE À MARIENBAD n'est probablement pas due au hasard. On pouvait lire au sujet du film de Resnais : Dans cette tentative d'adapter « le Nouveau roman » à l'écran, Resnais se distingue déjà de la Nouvelle Vague. Ce film poétique, mais où le cadrage possède la précision du documentaire, déstabilise l'écriture cinématographique et annonce les futurs films de Marguerite Duras, Alain Robe-Grillet ou Jean-Luc Godard. Le dialogue et la musique, au milieu des marbres et des miroirs, illustrent l'aventure d'un amour, rêvé, désiré et peut-être vécu.

Pour faire un « autrement » Plonk, Replonk et Novicov auront à inventer ce qui tranchera d'avec la « sérieux » du film : La mayonnaise bulgare au service de la salade au museau de pied de porc. Je m'en réjouis déjà.

Interview
de Jacques et Hubert Froidevaux,
alias Plonk et Replonk

Dernier thé à Baden-Baden

Les monologues d'un agent double



Le souffleur: Alors que vous êtes internationalement connus – et passés maîtres – dans l'art de la carte postale et du livre humoristiques, qu'est-ce qui vous a conduit à vouloir monter un spectacle théâtral ?

Plonk et Replonk: Nous avons déjà réalisé, à l'ABC, avec le Zinzin Supersonic Circus et Loïc Pipoz, un spectacle sous une petite forme d'une trentaine de minutes, sans acteurs, mais avec des images et des bruits. Andrea Novicov, directeur du TPR, avait vu ce spectacle et trouvait, tout comme nous, qu'il serait intéressant de le développer et de l'enrichir. On était donc bien sûr tous partants ! En effet, nous travaillons surtout des images sous forme de livres ou de cartes postales et nous avons envie d'élargir ce cadre. Nous avons des projets d'animation en cours et ce petit spectacle qui existait déjà, mais dans une forme qui n'était pas encore aboutie. En voulant travailler avec un metteur en scène, on devait ajouter un comédien ainsi que compléter et enrichir le texte et le scénario existants... tout en gardant l'écriture et la forme originale, soit en particulier un écran où défilent nos images et deux bruiteuses qui entourent ce dernier.

S: Pourquoi votre spectacle se nomme-t-il: « Dernier thé à Baden-Baden et/ou Les monologues d'un agent double » ?

P & R: On a décidé de prendre comme sujet la vie d'un agent double car cela allait nous permettre de parler d'un peu tout le 20e siècle, de toute une époque troublante et troublée, du début et de la fin de la Guerre froide. On parlait sur un sujet très vaste et cela pouvait donc aller dans tous les sens, mais l'idée de l'agent double avait quelque chose d'assez fédérateur par rapport à nos diverses images.

S: Mais pourquoi « Baden-Baden » et « Dernier thé » dans le titre du spectacle ?

P & R: Il y a peut-être un petit clin d'œil au cinéma (« L'année dernière à Marienbad »). Mais, on a aussi choisi « Baden-Baden » parce que notre héros est un agent double. Si l'on avait mis « Berne-Berne » ou « La Chaux-de-Fonds-La Chaux-de-Fonds » cela n'aurait pas fait vraiment « le joint ». « Baden-Baden », c'est aussi plus musical, c'est une belle consonance, c'est toute une ambiance et puis, c'est une ville d'Allemagne qui a été un temps française ! On pourrait aussi dire que notre agent est parti de Baden en Suisse et qu'il a fait le tour de la planète pour revenir à son point de départ, ce qui nous donne bien « Baden-Baden » !

S: Et pourquoi « Dernier thé » ?

P & R: Cela renvoie aussi au côté double de notre agent par rapport à « L'été dernier ». Par ailleurs, dans l'actualité assez récente, boire une petite tasse de thé à Londres quand on est un ancien agent russe, cela peut être une drôle de fin !

S: Est-ce que l'histoire de l'agent double



se trouvait déjà dans le premier spectacle en petite forme ?

P & R: Non, dans cette dernière, il y avait une suite d'images vaguement chapitrées (comme c'est un peu le cas dans nos livres), présentées un peu à l'emporte-pièce, qui se suivaient les unes les autres sans toujours une véritable logique.

C'était un choix d'images fait surtout en relation avec le travail effectué avec les bruiteuses, en fonction des possibilités de jeux qu'elles avaient par rapport à ces images qui ont été assemblées sans véritable transition. Il y avait certes des têtes de chapitres péremptoires (comme la famille, le travail, la vie, la mort, etc.), mais il n'y avait pas vraiment de scénario comme cela devrait être le cas dans la pièce que nous sommes en train de créer, maintenant en novembre 2009.

S: Autrement dit, le texte n'est pas encore complètement écrit, alors que vous avez déjà commencé les répétitions ?

P & R: Vu notre recherche d'une forme marquée par des images et des bruits avec lesquels on veut créer des contrepoints, des décalages, des harmonies ou des paradoxes, on ne pouvait pas avoir un

texte tout écrit classiquement à l'avance. C'est donc un texte qu'on construit de manière collective à partir de séquences que nous avons déjà élaborées ; on construit le texte un peu en même temps que la mise en scène et le décor. Selon comment évoluent la scénographie et la mise en scène, on est amené à changer le texte ou à le compléter.

S: Comment évolue la mise en commun des différents ingrédients du spectacle ?

P & R: Au stade actuel de la création, on essaye surtout de voir et de questionner le rapport qui s'installe entre l'image (arrêtée ou qui bouge un peu), le comédien et les bruiteuses.

S: Comment se passe l'intervention du metteur en scène face à un texte qui n'est pas écrit complètement ?

P & R: Pour le moment, tout le monde (y compris Loïc Pipoz qui balance et anime les images) en est aux suggestions pour créer, sous la houlette du metteur en scène, une scénographie où tous les éléments (le texte, le bruitage, les images) sont imbriqués. On travaille un peu sans filet, de sorte que c'est parfois un peu dangereux, mais on rit beaucoup !

S: Est-ce que vous reprenez les images que vous aviez déjà dans le premier spectacle en petite forme ou est-ce que vous allez aboutir à un résultat visuel très différent ?

P & R: On va conserver des images Plonk et Replonk déjà existantes dans le spectacle en petite forme, mais on fabrique aussi beaucoup de nouvelles images dans lesquelles le comédien évolue : il est sur scène, mais aussi dans les images.

S: Qu'est ce que vous recherchez dans le choix et dans la transformation des images que vous présentez aux spectateurs ?

P & R: Comme pour les images de nos livres, on essaye déjà simplement de faire rire, d'amuser le public... et aussi de faire un peu réfléchir. Mais, par rapport au premier spectacle de 30 minutes, on essaye d'aller plus loin qu'une suite de gags car tout s'articule autour d'une histoire.

S: S'agissant d'une histoire d'un agent double, est-ce qu'il n'y a pas aussi quelque chose de pathétique vu qu'il peut avoir une vie pleine de risques et qu'il peut être déchiré entre deux loyautés ?

P & R: En fait, on va essayer de faire quelque chose de tragi-comique : on ironise aussi sur le caractère multimédia de notre époque où il y a des écrans, des caméras et des fils partout. Les agents doubles et leurs secrets qui valaient des millions ne valent plus rien (ou presque) car on trouve tout sur internet. Alors, notre agent double essaye d'avoir une vie... virtuelle !

S: L'une des forces de votre travail tient à votre sens de la dérision. Comment perçoit-elle dans « Baden-Baden » ?

P & R: Notre société de la surveillance (il y a des caméras et des enregistreurs

partout, etc.) appelle bien sûr un regard ironique. Le scandale des fiches n'est pas que du passé, mais renaît sous d'autres formes plus cachées. Si on ne peut pas arrêter ce glissement, on peut au moins en rire !

Et puis chacun a un peu quelque chose d'un agent double : d'une part on existe en chair et en os, et, d'autre part, on existe virtuellement au travers de l'ordinateur, d'internet, de toute sorte de réseaux sociaux. Baden-Baden, c'est donc aussi un peu l'histoire de ce côté double d'un agent qui ne sait plus trop où il en est par moments, qui rencontre une agente qui a une sœur jumelle, qui en définitive se fait battre par un agent triple !

S: Votre regard ironique sur le monde des agents doubles est-il exclusivement axé sur la Suisse ?

P & R: On aime rire de l'espionnage et du contre-espionnage d'où qu'ils viennent, mais comme nous vivons en Suisse, notre objectif est, vu notre neutralité, de neutraliser la planète. L'important est donc « l'anti-contre-espionnage suisse » !

S: En quoi consiste ce que vous avez décrit à propos de Baden-Baden comme les « exploits héroïques » et le « destin fatal d'un agent double » ?

P & R: Ce dernier a même des destins « fataux » vu qu'il est double... Il aura peut-être deux destins, parce qu'il y aura deux fins, deux débuts... Notre agent veut essayer de retrouver une de ses personnalités... Il va d'ailleurs passer un moment dans un asile de « flou » !

S: Vous avez aussi décrit le cadre de « Baden-Baden » comme celui de la « mystérieuse période de la Guerre tiède ». Pourquoi ?

P & R: La « Guerre tiède », c'est quand on voit sur les murs de grandes affiches avec de petits drapeaux... sur lesquels il est écrit « Immobilisation générale » ! C'est aussi un peu l'après « mur de Berlin » où l'on se cherche de nouveaux ennemis...

S: Pourquoi avoir choisi Didier Chiffelle pour le rôle de votre agent double ?

P & R: On avait déjà travaillé avec lui pour des manifestations où il jouait notre « Roi de Suisse, Sa majesté Helvetus IV » qui, soit dit en passant s'est fait licencier (économique) par le journal Le Temps. Même les rois se font licencier par les temps qui courent, c'est vraiment la crise ! Mais notre roi de Suisse existe toujours, il est pour l'instant en exil au Toggenburg.

S: Comment s'organise votre collaboration avec les deux bruiteuses ?

P & R: Lorsqu'on regarde un de nos livres, on passe sans autre d'une page à l'autre sans se poser la question de la durée. L'un des intérêts de l'imbrication des images, du bruit et du texte est notamment d'ajouter le paramètre de la durée. Mais lier les images et le bruitage n'est pas simple : il ne faut pas fermer les yeux quand il y a des bruits et se boucher les oreilles quand il y a des images : pour que cela roule, il faut avoir toutes les « écouteilles » ouvertes en même temps !

S: Votre dernier souhait pour conclure ?

P & R: On s'amuse beaucoup aux répétitions, on fait plein d'essais, mais sans se prendre la tête ; on essaye de rester toujours jouasse. On espère donc que cela se ressentira dans le résultat final.

Propos recueillis par le Souffleur

Didier Chiffelle, comédien

Dernier thé à Baden-Baden



un fatras poético délirant jubilatoire où l'on se demande : « mais jusqu'où s'arrêteront-ils ? ».

Oui pour Andréa Novicov, dont j'ai apprécié et aimé différentes mises en scène. Et il fallait bien quelqu'un comme lui, pour se lancer dans un tel projet. Ne le connaissant pas personnellement, je n'avais aucun a priori. Je découvre au fur et à mesure des séances de travail, un bonhomme aussi barré que les Plonk, s'abreuvant à la source de dame créativité, et m'interdisant formellement de me reposer sur des acquis. Avec lui, faut que ça joue, faut pas qu' ça montre. On avance en terre inconnue, et l'on découvre petit à petit un langage commun. Et surtout, on rit !

Quand Jacques et Hubert, (Plonk et Replonk) m'ont proposé de travailler sur une création du TPR, tournant autour de l'univers Plonkien, malaxée, triturée et modelée par Andréa Novicov, j'ai dit oui, tout de suite, trois fois.

Oui pour Plonk. Parce que cela fait plusieurs années que nous collaborons agréablement sur différents projets. Notamment en incarnant Helvetus IV, Roi de Suisse, Protecteur des Alpes, Ami des Arts et de la Nature et Grand Chevalier de l'Épargne. Travailler avec les Plonk c'est... comment vous dire... c'est Plonkiesque. On est baigné dans

Oui pour le TPR où j'ai vu, tout petit que j'étais, mes premiers « pestacles », étant moi-même né à La Chaux-de-Fonds. Lors de mon parcours théâtral, j'ai beaucoup bougé et cela est agréable de travailler pour ainsi dire... à la maison.

Tout cela, c'était sans savoir qu'il me faudrait incarner Otto, un agent double de père en fils, ayant une double vie et de sérieux problèmes comportementaux. Je ne savais pas également que j'allais être filmé live, dans un décor plus bleu que bleu et incrusté dans une carte postale géante soumis aux pires situations, perdant ainsi toute dignité. Cela m'apprendra.

Didier Chiffelle, comédien.

Musée National Su



Dominique Aubert et Caroline Ledoux

Zin interviewe zin

Dans Dernier thé à Baden-Baden, on nous annonce -je cite- la fureur brutale du Zinzin Supersonic Circus, ce qui, il faut l'avouer aiguisé notre curiosité. Pourriez-vous nous en dire davantage ? Nous serions ravies d'aiguiser vos oreilles autant que votre curiosité. Alors sans trop en dire -afin de ne pas gâcher votre plaisir-, sachez que le ZSC est la joyeuse association de deux bruiteurs masqués ayant œuvré comme agents doubles pour la radio & télévision française. La rencontre avec Plonk et Replonk s'est produite par hasard au parc Ste Bave de Dijon où nous étions en planque pour une mission très impossible. Notre collaboration brutale, loin d'être explosive,

s'est faite en toute logique quelque temps plus tard, alors persuadés que nos univers ne devaient pas se rater.

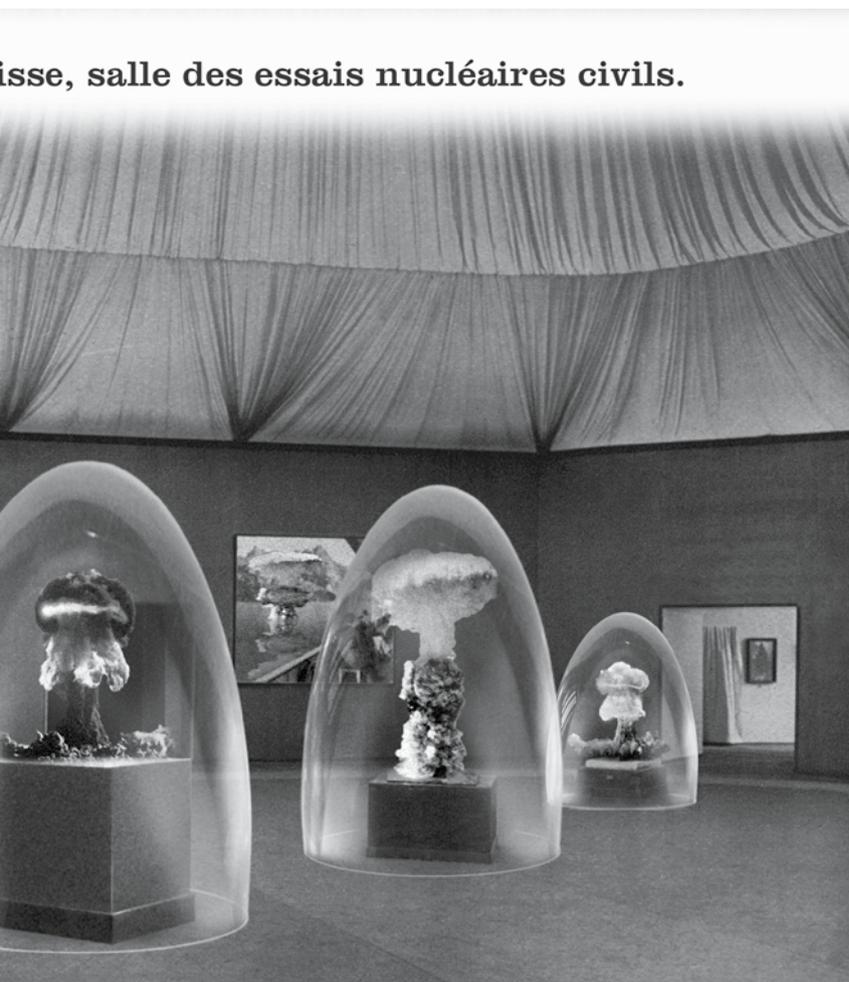
De bruiteur à brutal, il n'y a qu'un pas. Mais au fait, qu'est-ce qu'un bruiteur ? La personne qui s'amuse à bruiteur s'appelle le bruiteur qui imite un bruit par la production d'un autre bruit qui lui ressemble, toutefois ce bruit n'est pas forcément brutal ni brutal -ce qui n'est pas la même chose- mais se doit d'être bruiteur -ce qui n'est pas toujours le cas-, même si le bruiteur qui est un peu bruitiste (contraction de bruiteur et artiste) doit savoir bruiteur, bruisseur, bruiteur dans n'importe quelle situation -y compris à 800 mètres

d'altitude. Avons-nous répondu à votre question ?

Si nous vous suivons bien, le bruitage, somme toute, ne serait qu'une illusion ? Nous vous conseillons de ne pas nous suivre de trop près mais pour répondre à votre question, effectivement le bruitage n'est qu'une illusion contrairement au bruiteur qui, armé d'entonnoirs, de fil à couper le beurre ou d'un abri anti atomique autonome est bien réel, lui.

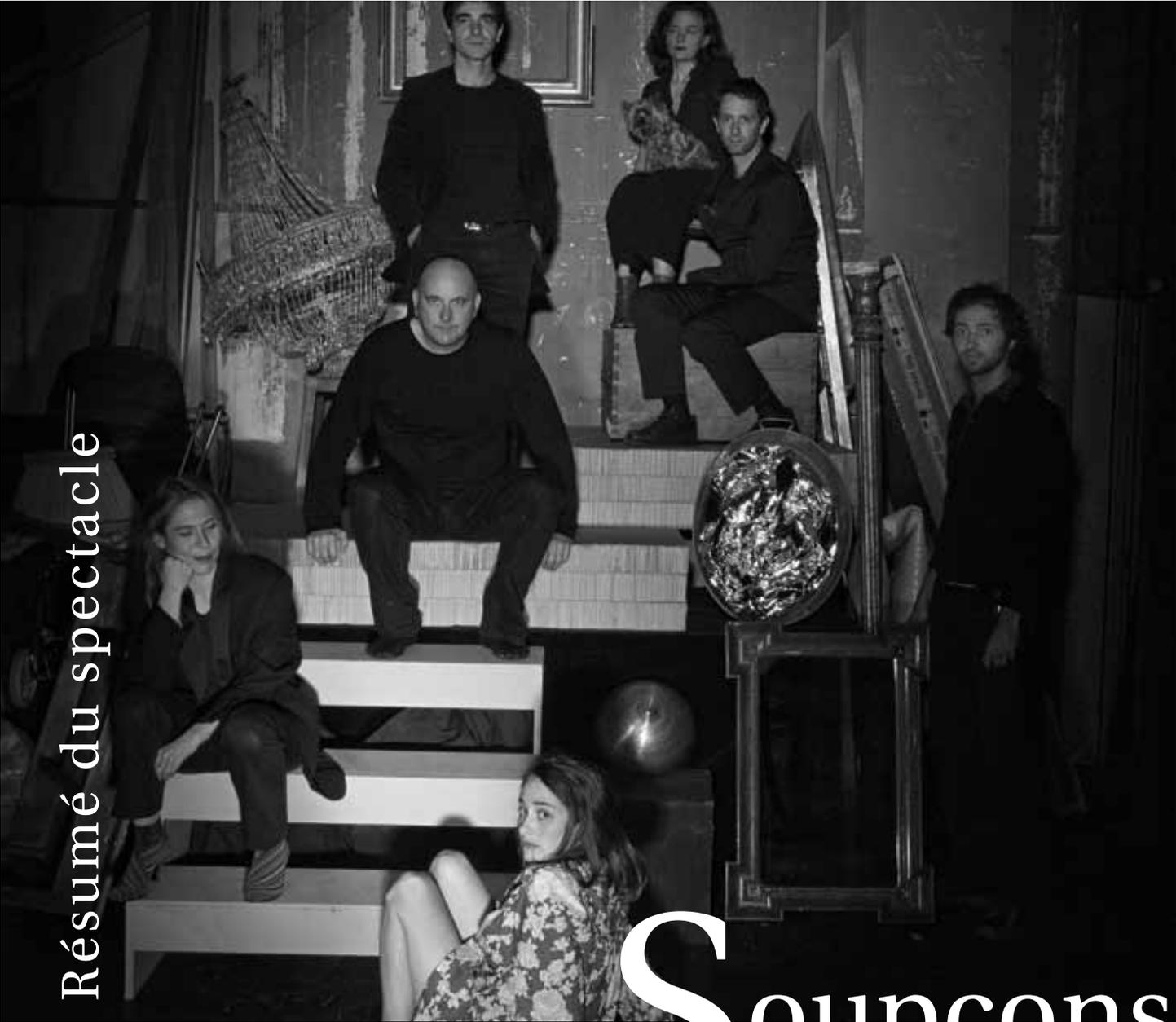
??!!!!!! Sans oublier que le bruiteur au féminin est une bruiteuse, ce qui le rend doublement réel. Le ZSC est donc un duo doublement réel de bruiteuses au féminin.

isse, salle des essais nucléaires civils.



En quoi le bruitage Plonk diffère-t-il d'un bruitage... plus classique dirons-nous ? D'abord le bruitage **P & RP** se fait en direct sous vos yeux et sans filet. Cet art subtil demande donc sérieux et concentration. En effet, il ne serait pas raisonnable de se laisser gagner par le moindre fou rire ou une dangereuse bonne humeur ! Ensuite, pour ce dernier thé, nous avons sorti notre porcelaine de grand-mère de Chine -ce qui est rare-, afin de vous servir un breuvage aussi raffiné que cette délicieuse mayonnaise bulgare montée à la main, chère à nos Plonk's. Mais chut... Nous n'en dirons pas davantage car nous sommes tenues au secret et un secret, chez nous, c'est sacré...

Zinzin Supersonic Circus



Résumé du spectacle

Soupçons

Décembre 2001, Caroline du Nord : à 2h41, les services d'urgence reçoivent l'appel d'un homme, Michael Peterson, qui signale que son épouse vient de chuter lourdement dans l'escalier du manoir habité par le couple; elle saigne abondamment mais respire encore. Pourtant, lorsque les ambulanciers arrivent sur place quelques minutes plus tard, ils ne peuvent que constater le décès de la malheureuse. Le mari est complètement hagard et a des traces de sang sur le visage et les mains. Très vite, les enquêteurs le soupçonnent d'avoir

assassiné la victime. La machine judiciaire se met en branle et la presse s'empare de l'affaire. La vie de Michael Peterson bascule.

Le réalisateur Jean-Xavier de Lestrade a consacré une série documentaire à ce fait divers, intitulée **SOUPÇONS (The Staircase)**, qui s'attache à suivre toutes les phases de l'enquête, en filmant les audiences, les entretiens du suspect avec ses avocats et le travail de l'accusation, jusqu'au verdict final. Il fait de ce procès un véritable polar du réel.

C'est à partir de ce documentaire que Dorian Rossel construit sa nouvelle création, également intitulée **SOUPÇONS**. Ce spectacle donne à voir la lutte d'un individu face au pouvoir judiciaire et s'interroge sur la fragilité de nos existences. Comment une opinion se construit lorsque la vérité sur un drame reste inconnue? Comment se bâtit la croyance en une vérité qui n'est peut-être qu'une illusion? Lorsque le doute subsiste, nous ne pouvons que proposer des interprétations et constater les limites de notre appréhension du monde...

Dorian Rossel

Né en 1975 à Zurich, Dorian Rossel est diplômé de l'Ecole Serge Martin à Genève (1994-97). Il est actif depuis une dizaine d'années au cinéma et au théâtre, en tant que comédien et metteur en scène.

Il a joué au théâtre entre autres pour Gérard Demierre, Roberto Salomon, Lorenzo Malaguerra, Marielle Pinsard, Pierre Nicole, José Lillo, etc., et a tourné au cinéma avec Francis Reusser, Julien Basler, François Rossier, Nasser Bakhti ou Frédéric Choffat. Après l'expérience

au sein du collectif *Demain on change de nom* où il cosigne différentes créations comme la série des HLM (2002), il a choisi depuis cinq ans de s'investir dans des projets personnels et fonde la Cie STT pour dresser, avec ludisme et poésie, un portrait de notre époque et de l'expérience que les individus en font. Tout en affirmant le caractère empirique du théâtre, il cherche à créer des « œuvres ouvertes », polysémiques, où le sens n'est pas arrêté une fois pour toutes et figé dans des balises uniformément intelligibles. Ses premières créations sont *Les Jours Heureux* (2004), *Gloire & Beauté Liquidation totale* (2006), *Panoramique Intime* (2007), *Je me mets au milieu mais laissez-moi dormir* (2007) et *Libération sexuelle* (2008). Depuis 2008, Dorian Rossel et la Cie STT sont artistes associés à la Comédie de Genève, où a été créé *Quartier Lointain* en 2009.

En parallèle, Dorian Rossel enseigne à la Manufacture, Haute Ecole de Théâtre de Suisse Romande, à Lausanne.



Autour de "Soupçons"

Les propos de Dorian Rossel ont été tenus pour *Le Souffleur*, en novembre 2009. Les propos de Jean-Xavier de Lestrade sont extraits d'une interview à *Témoignage chrétien*. Les propos de Peter Brook sont tirés de son livre *ENTRE DEUX SILENCES* (éd. Actes Sud). La rencontre de ces trois artistes est imaginaire, dans ce cadre-là tout du moins.

Doutes et certitudes

Dorian Rossel est assis à une table. Il parle de son travail sur SOUPÇONS.
Dorian Rossel. – Notre spectacle doit pouvoir être vu que l'on connaisse, ou non, le documentaire. L'enjeu est le même que pour *QUARTIER LOINTAIN* : il faut créer un objet autonome. L'une de nos questions par exemple est de savoir s'il faut, ou non, aller jusqu'au verdict. Ce qui m'intéresse avant tout dans cette histoire, c'est de montrer la fragilité de nos constructions identitaires, leur complexité : que sait-on de soi, des autres ? En deux ans passés à suivre Peterson, de Lestrade pensait qu'il saurait tout de lui. Or il n'en a pas su davantage, au bout du compte, qu'il n'en savait après un mois. Il existe une part irréductible que l'on ne peut connaître, quelle que soit la multiplicité des regards posés sur la vie de chacun.

Jean-Xavier de Lestrade vient s'asseoir à la table.

Jean-Xavier de Lestrade. – Avec sa raie impeccable, son regard bleu acier et sa voix douce, le procureur incarne le gendre idéal, l'homme sûr de lui, à qui on a envie de faire confiance. Il représente assez bien l'Amérique de George Bush, avec ses certitudes et sa morale. En face, il y a l'ambiguïté de Michael Peterson. Une part de sa personnalité échappe à tout le monde. En ce sens, son histoire est universelle. Elle renvoie chacun à ses propres secrets, au noyau d'intimité que l'on cherche à préserver.

Dorian Rossel. – Je suis frappé par la façon dont les gens qui ont vu votre film m'en parlent. Car ce dont ils me parlent, c'est d'eux-mêmes. J'avais aussi ressenti cela dans les propos que me tenaient les spectateurs ayant vu *QUARTIER LOINTAIN*.

Quartier lointain

Des images du spectacle mis en scène par Dorian Rossel en 2008 sont projetées sur un écran derrière lui. On y voit le comédien Mathieu Delmonté, la quarantaine d'années, interpréter le personnage principal de la pièce, un adolescent.

Dorian Rossel. – Ce n'était pas évident dès le départ de voir en Mathieu Delmonté l'adolescent de la bande dessinée. Mais finalement, il passait très bien, car il permettait aux spectateurs de se projeter dans le personnage. Lors d'un casting pour un film tiré des aventures de Tintin, de nombreux acteurs s'étaient présentés : des petits, des grands, des maigres, des gros, des noirs, des blancs. Tous étaient persuadés qu'ils pouvaient représenter Tintin. Tous avaient raison, car Tintin n'est qu'un trait et son contenu est propre à chacun. La représentation de Michael Peterson est riche du même enjeu. Chaque spectateur doit pouvoir projeter sur lui une part de lui-même.

Contradictions

Dorian Rossel, assis dans un théâtre où une pièce se joue.

Dorian Rossel. – Dans mon travail, je veille à laisser une place au spectateur. Le but est qu'il se construise l'histoire, se questionne. Si au bout de deux minutes tout le

monde à son avis arrêté sur Michael Peterson, alors ce sera raté. On doit amener les gens à réfléchir à la complexité humaine. Je vois trop de spectacles où on impose au spectateur ce qu'il doit penser, où il n'a pas de place, où rien ne peut se passer en lui.

Assis sur le siège derrière lui, Peter Brook s'avance un peu pour lui parler à l'oreille.

Peter Brook. – Qu'est-ce qui rend le théâtre si exceptionnel ? C'est, je crois, parce que le public peut vivre là, en pleine lumière, des contradictions qui, d'ordinaire, dans la vie le submergent. Il peut s'identifier de la même manière et au même moment à Lear et à sa fille Goneril. Quand vous voyez Othello étrangler Desdémone, vous pouvez en même temps comprendre le geste d'Othello et éprouver une immense pitié pour la pauvre Desdémone. C'est la nécessité du théâtre, il vous permet d'entrer profondément dans une situation donnée.

Peter Brook reprend sa place.

Dorian Rossel. – J'aime beaucoup ce que fait Peter Brook. Son utilisation de la lumière, par exemple, se fait toujours en douceur, entièrement au service de l'histoire. Dans notre travail, avec Carine Corajoud, dramaturge, et Delphine Lanza, collaboratrice artistique, nous questionnons beaucoup les thématiques et le matériau de départ. Ensuite, pour inventer la forme, mes premiers interlocuteurs sont les comédiens. Tout le reste de l'équipe n'est là que pour nous aider à matérialiser les ambiances, les univers que nous voulons montrer. J'essaie de me mettre moi aussi au service du propos et du jeu sans me glisser entre les spectateurs et les comédiens. Ce que j'apprécie aussi chez Brook, et que je cherche à faire également, c'est de viser au plus simple, au plus direct, sans pour autant simplifier, réduire le sens ou perdre la complexité.

Il sort le livre de Peter Brook Entre deux silences et en lit un extrait.

Dorian Rossel. – « A travers un simple geste, fait d'une certaine manière, un acteur est capable de captiver l'attention tout entière. Dans ce simple geste sont réunies pureté, transparence et clarté. »

Shakespeare

Répétition de SOUPÇONS, entouré de comédiens.

Dorian Rossel. – Quand je commence les répétitions, je veille à laisser le plus de portes ouvertes. Si l'on n'est pas libre à ce moment-là, comment pourrait-on l'être au final ? On ferme toujours trop vite les portes de sens, de complexité. Je travaille actuellement sur LA TEMPÊTE avec les élèves de la Manufacture, et ce qui me fascine dans ce texte, et qui me renvoie à mon travail sur SOUPÇONS, c'est qu'il n'y est question que de liberté, mais que chaque personnage a sa propre vision de la liberté. Il allume l'écran de télévision. On y voit un extrait de SOUPÇONS, le film.

Michael Peterson y lit un extrait de ROMÉO ET JULIETTE.

Michael Peterson. – « Tous sont punis. » Ce n'est pas la réplique finale, la réplique finale c'est : « Le soleil par chagrin ne montre pas sa tête / Séparons-nous pour nous entretenir encore de ces tristesses / Les uns sont pardonnés, les autres seront punis / Car jamais il n'y eut plus douloureux récit / Que celui de Juliette et Roméo. » Je pense que la vraie fin est : « Tous sont punis. »

Interview réalisée par Frédéric Mairy,
collaborateur artistique au Théâtre du Passage, Neuchâtel

Contre l'intime conviction

C'est peu dire que THE STAIRCASE (en français : SOUPÇONS) a fait l'événement ! Diffusée dans près de trente-cinq pays à partir de 2004, bombardée de distinctions et de prix prestigieux, cette série documentaire coproduite par Canal + et la chaîne de télévision américaine ABC a généré une littérature impressionnante, inspiré en 2005 un épisode des fameux EXPERTS (le troisième de la sixième saison, intitulé de façon révélatrice UNE DENT CONTRE ELLE) et donne aujourd'hui matière au nouveau spectacle de Dorian Rossel. Cet engouement mérite à tout le moins explication... Ouvrons l'enquête !

Premier responsable dans l'affaire, le réalisateur français Jean-Xavier Lestrade plaide volontiers coupable. En activité depuis 1990, ce téléaste aguerri se voue à révéler les insuffisances et dysfonctionnements de la justice, mais s'avoue fasciné par les thèmes de la culpabilité, du bouc émissaire, s'évertuant à faire de la télévision une machine à faire douter des plus saines, ce à quoi, il est vrai, le petit écran ne nous a guère habitués. Récipiendaire de l'Oscar du meilleur film documen-

taire en 2002 avec le terrible UN COUPABLE IDÉAL, qui retrace le procès inique d'un adolescent noir accusé d'un crime dont il est parfaitement innocent, Lestrade a signé une dizaine d'œuvres, souvent remarquables, mettant presque toutes en question notre système judiciaire, qu'il soit américain, ruandais, australien ou français. Sa dernière « instruction » en date est un téléfilm diffusé en décembre dernier sur France 3, une reconstitution du procès de la matricide Véronique Courjault où, pour la première fois, le réalisateur a été contraint d'avoir recours à ce que les Anglo-saxons appellent le « reenactement ». La loi française interdisant toute caméra dans les prétoires, l'auteur de LA JUSTICE DES HOMMES a dû demander à des comédiens de rejouer les « répliques » consignées dans le procès-verbal.

Ce qu'il n'a pas réussi à faire en France, Lestrade a pu l'accomplir plusieurs années auparavant et à loisir aux Etats-Unis, un pays où les juges ne se formalisent pas de la présence d'une équipe de tournage, bien au contraire ! En janvier 2002, le réalisateur est à la

recherche d'« un homme blanc d'un milieu aisé qui serait accusé d'un crime qu'il n'aurait peut-être pas commis ». Alerté par sa coproductrice américaine, le réalisateur trouve l'oiseau rare en la personne de Michael Peterson, un écrivain et journaliste libéral, ancien marine, résidant en Caroline du Nord, un état très réputé pour son conservatisme. Accusé d'avoir tué sa femme Kathleen, retrouvée morte en bas de l'escalier de la maison plutôt luxueuse où le couple réside, Peterson donne son accord, tout comme ses enfants qui croient à son innocence. Pendant dix-huit mois, Lestrade et son équipe vont suivre toute la procédure, œuvrant sur le vif, jusqu'au verdict. Initialement prévue pour un film de long-métrage, SOUPÇONS prendra au final la forme d'une série de huit épisodes d'environ cinquante minutes chacun. En visionnant les DVD du coffret édité par les Editions Montparnasse, la dimension feuilletonesque saute effectivement aux yeux : au fil des épisodes, les coups de théâtre font florès, atteignant une densité romanesque à rendre jaloux Sir Alfred Hitchcock en personne !

médiatique

Pour les procureurs très puritains de la Caroline du Nord, Peterson devient peu à peu un coupable idéal avec sa bisexualité clandestine et son hédonisme affiché. Ils l'accablent avec d'autant plus de certitude que le présumé coupable a, par le passé, souvent pointé la corruption de la police et de la justice locales dans ses chroniques journalistiques. De leur côté, les avocats s'efforcent d'imposer la réalité des faits, la seule à même d'entretenir un doute salvateur! En incluant de façon ironique dans le générique de la série un plan aérien de la superbe propriété de son protagoniste, qui cite littéralement DALLAS et DYNASTIE, Lestrade prévient d'emblée du pouvoir dévastateur de l'image qui préjuge déjà. S'il fait mine d'emprunter la forme feuilletonesque, c'est pour mieux piéger le téléspectateur, le prendre en flagrant délit d'intime conviction médiatique, façonné qu'il est par des années de décervelage cathodique. SOUPÇONS apparaît dès lors comme une déconstruction salutaire des mauvaises fictions judiciaires, lesquelles sont devenues aujourd'hui l'apanage quasi majoritaire de notre télévision. On se demande bien pourquoi?

Vincent Adatte



Mortel soupçon

Lorsque leurs trois enfants eurent terminé leurs études et acquis leur indépendance, le commissaire Savard et Madame se sentirent un peu perdus dans leur logement de la rue du Nord et trouvèrent, rue des Deux-Bossus, un appartement plus commode pour un couple proche de l'âge de la retraite. La maison était bâtie sur quatre étages dans le style cossu début de siècle et située dans un quartier où ni la verdure ni le soleil ne manquaient. C'est donc le cœur léger que les Savard y emménagèrent un jour de printemps 1995.

En montant l'escalier avec une pendule qu'il n'avait pas voulu confier à la brusquerie des déménageurs, Savard croisa un homme dont la vue le troubla mais qu'il ne put immédiatement situer dans la multitude de ses souvenirs.

- Ah mais ! vous êtes bien l'inspecteur Savard, mon nouveau voisin de palier ?
- Commissaire, répondit Savard machinalement.
- Quelle amusante coïncidence, fit l'autre en souriant bizarrement. Eh bien, bienvenue à la rue des Deux-Bossus ! Puis il disparut.
- Marcel Coulet ! pensa le commissaire ; le crime du Bois d'Arzille !

Cette affaire, qui datait du début de sa carrière, lui revint aussitôt à l'esprit. Un employé de banque du nom de Charles Legay avait été retrouvé dans une forêt des environs, tué d'une balle de pistolet. Aucun indice n'ayant été retrouvé ni sur les lieux du crime ni dans les affaires ou dans l'entourage de la victime, on en était venu à soupçonner, un peu par défaut d'autre piste, le nommé Marcel Coulet qui était venu annoncer la découverte du corps. L'enquête avait permis d'établir que Legay n'était pas tout à fait l'employé modèle qu'on avait d'abord cru. En procédant à des contrôles approfondis, on avait constaté d'importantes malversations qui avaient dû rapporter un pactole à leur auteur, pactole dont on n'avait d'ailleurs jamais retrouvé la trace. L'hypothèse qu'avait alors émise la police était que Coulet avait appris (comment, c'était bien là le problème) que Legay avait détourné une grosse somme d'argent et qu'il l'avait tué pour se l'approprier. Et, de fait, ses moyens d'existence ne furent par la suite jamais très clairs. Il se disait commerçant mais on doutait que ses affaires lui rapportassent de quoi vivre ; on n'avait cependant jamais pu prouver qu'il ne gagnait pas ce qu'il annonçait. Mais pour habile qu'elle fût, cette hypothèse n'en restait pas moins une hypothèse et l'on avait bien dû se résoudre à libérer Coulet après quelques semaines de détention préventive. Un non-lieu avait été rendu à son bénéfice et l'affaire en était restée là malgré toutes les tentatives de Savard pour la reprendre ultérieurement. Il aurait fallu un fait nouveau pour la rouvrir officiellement et ce fait ne survint jamais. Terminer sa carrière avec, comme voisin de palier, le principal suspect de l'enquête qui restait son échec le plus cinglant

sembla à Savard un signe du destin. Dès le lendemain, il fit sortir le dossier des archives et y consacra tous ses moments de loisirs. Pour pouvoir s'y adonner plus tranquillement, il l'emporta chez lui malgré les protestations de sa femme qui voyait dans cette liasse de papiers jaunis une encombrante rivale. Finies les parties de dominos, les soirées de lecture, les promenades et les sorties au cinéma ; Savard reprenait inlassablement son enquête dès le début, multipliait les investigations, même les plus irrégulières, allant jusqu'à tenter d'entrer par effraction au domicile de Coulet pour y rechercher le moindre indice. Chaque échec lui donnait une énergie nouvelle et cette affaire à laquelle plus personne ne pensait devint son obsession.

Il y perdit le sommeil ; il y perdit l'appétit ; il y perdit la joie de vivre. Arrivé enfin à l'âge de la retraite, Savard dut s'avouer vaincu. Il rapporta le dossier à son bureau le dernier jour et ordonna qu'on le renvoie aux archives. Lui-même se reléqua dès lors aux archives des vivants et se mit à dépérir sous les yeux effrayés de sa femme.

Un jour que l'on sentait sa fin proche, Coulet se présenta à son domicile et expliqua à Mme Savard qu'il avait une importante déclaration à faire à son mari. Elle le conduisit au chevet du mourant et après lui avoir longuement serré la main, il lui avoua que c'était bien lui qui avait commis le crime du Bois d'Arzille. Le vieillard le regarda intensément ; il n'avait plus la force de parler. Comme ce regard restait chargé de doutes, Coulet lui expliqua diverses circonstances que seul l'auteur pouvait connaître. Savard parut soulagé et il retomba dans sa léthargie. Au moins ne s'était-il pas trompé et il pouvait mourir sans douter de son flair de policier.

- C'était donc vous ! dit Mme Savard en le reconduisant.
Vous avez désormais deux morts sur la conscience !
- Mais non, ce n'était pas moi. Il m'a fait pitié, c'est tout, et j'ai pensé qu'il valait mieux pour lui de partir avec une fausse certitude qu'avec ce soupçon qui l'a rongé depuis qu'il vit dans cette maison.
- Si vous croyez que vous vous en tirerez comme ça, vous vous trompez. J'ai entendu tous les détails que vous avez rapportés...
- Vous savez, les détails, il est plus facile d'en inventer de faux que d'en découvrir de vrais. La police ne s'en prive pas et la justice s'en contente souvent.
- Eh bien ! On verra si elle ne s'en contentera pas une fois de plus.
- Faites comme vous voudrez, cela m'est bien égal. De toute façon, l'affaire est prescrite depuis la semaine dernière.

Pierre Aubert,
Président de Tribunal de district à Neuchâtel

Dernier thé à Baden-Baden

Les monologues d'un agent double
Création du Théâtre Populaire Romand
De/Par/Donc Plonk & Replonk

Soupçons

Par la Cie STT

Coproduction : Comédie de Genève centre dramatique
Cie STT
Théâtre Populaire Romand,
La Chaux-de-Fonds
Co-réalisation : Centre Culturel Suisse, Paris

Mise en scène	Andrea Novicov
Création images et textes	Plonk & Replonk
Jeu	Didier Chiffelle
Mise en images et vidéo	Loïc Pipoz
Bruitages	Zinzin Supersonic Circus
Espace	Sylvie Kleiber
Assistanat espace	Vanessa Gerotto
Lumière	Laurent Junod
Son	Jean-Baptiste Bosshard
Costumes	Anna Van Brée
Direction technique et construction	André Simon-Vermot
Régie générale	Didier Henry
Régie son	Nathanaël Morier

Théâtre Populaire Romand - www.tpr.ch
Beau-Site 30 - La Chaux-de-Fonds

mardi	26 janvier 2010 à 19h00
mercredi	27 janvier 2010 à 19h00
jeudi	28 janvier 2010 à 19h00
vendredi	29 janvier 2010 à 20h30
samedi	30 janvier 2010 à 20h30

Informations
et réservations

Billetterie L'heure bleue
Av. Léopold-Robert 27-29
La Chaux-de-Fonds
Tél. 032 967 60 50
billet@heurebleue.ch

Avec	Sarah Chaumette Mathieu Delmonté Rodolphe Dekowski Xavier Fernandez-Cavada Delphine Lanza Elodie Weber Patricia Bosshard (musique) David Robin (musique)
Mise en scène Dramaturgie Adaptation	Dorian Rossel Carine Corajoud Carine Corajoud Dorian Rossel Delphine Lanza Jane Joyet
Scénographie Assistant à la mise en scène Collaboration artistique Lumières Costumes Assistante costume Chargée de production	Arek Gurunian Delphine Lanza Estelle Becker Barbara Thonney Nicole Conus Muriel Maggos
Crédits photos	Carmen Jaquier et Nicolas Haeni
Coproduction	Comédie de Genève centre dramatique Cie STT Théâtre Populaire Romand, La Chaux-de-Fonds
Co-réalisation	Centre Culturel Suisse, Paris

Dorian Rossel est « Artiste Associé » à La Comédie de Genève, centre dramatique. Compagnie Conventionnée avec le soutien de la République et du Canton de Genève. Soutien de Pro Helvetia.

2 - 21 février	Comédie de Genève
je. 25, sa. 27 février, 19 h ve. 26 février, 20 h 30 Informations et réservations	Théâtre Populaire Romand - www.tpr.ch Beau-Site 30 - La Chaux-de-Fonds Billetterie L'heure bleue Av. Léopold-Robert 27-29 La Chaux-de-Fonds Tél. 032 967 60 50 - billet@heurebleue.ch
9 mars - 21 mars	Centre Culturel Suisse, Paris
31 mars - 2 avril	Festival Hybrides, Montpellier
6 avril - 8 avril	Lieu Unique, Nantes

Adhérez l'Association des Amis du TPR

COTISATIONS POUR LA SAISON 2009-2010

Fr. 30.-	: étudiants, apprentis, AVS, AI, chômeurs
Fr. 60.-	: simple
Fr. 90.-	: double
Fr. 120.-	: triple
Fr. 150.-	: soutien

CCP : 17-612585-3

La carte d'adhérent donne droit notamment au journal « **Le Souffleur** » consacré aux créations du TPR ainsi qu'à **une réduction de Fr.10.- par billet** pour lesdites créations dans toutes les villes partenaires et à un rabais identique pour les spectacles de la « saison » au TPR et à L'heure bleue (à l'exception des concerts organisés par la société de Musique).

Pour plus d'informations : Association des Amis du Théâtre Populaire Romand (TPR) • rue de Beau-site 30 • CH-2300 La Chaux-de-Fonds • Tél. +41 (0)32 912 57 70 • Fax +41 (0)32 912 57 72 • E-mail : amis@tpr.ch
www.tpr.ch